

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.963 — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON
Pierre Lafitte, fondateur. 20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 0273 — 0275 — 15.00.

TOUTE PERSONNE QUI

le LUNDI 30 DÉCEMBRE 1918 aura vécu 8.159 JOURS EXACTEMENT et dont PASCAL, GILBERTE ANDRÉ ou RENÉE est le prénom habituel

recevra à titre gracieux un abonnement d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée dans nos bénéfices de 1919.

LES VISÉES IMPÉRIALISTES DE LA RÉPUBLIQUE ALLEMANDE

En compensation d'une perte de 1.874.000 habitants elle prétendrait en gagner plus de 9.630.000 par ailleurs.

Dans un de ses derniers numéros, la "Kölnische Volkszeitung" ("Gazette populaire de Cologne") publiait une carte qui divisait l'ancien Empire allemand en quatre républiques fédérales. Ces nouveaux Etats ne comprennent point l'Alsace-Lorraine. Le journal rhénan semble accepter, en effet, que ces "terres d'Empire" fassent retour à la France. En revanche, il incorpore à l'une des quatre divisions fédératives — celle du Sud — les Etats allemands appartenant à l'Autriche, sauf le Trentin et Trieste. Cette combinaison augmenterait l'Allemagne d'un chiffre d'habitants égal à cinq fois et demi celui qu'elle perd. L'Alsace-Lorraine ne nous est plus contestée, c'est vrai. L'Allemagne se constitue en républiques d'apparences séparatistes, c'est vrai. Mais sous une étiquette différente l'"Empire" allemand sortirait de là plus puissant que jamais.



CE QUE PERD L'ALLEMAGNE ET CE QU'ELLE VOUDRAIT GAGNER

Voici la constitution territoriale des quatre républiques imaginées par la "Kölnische Volkszeitung" :

1^{re} République Rhénane-Westphalienne, comprenant : province du Rhin, Westphalie, Hesse-Nassau, grand-duché de Hesse, Bade, Palatinat.

2^{de} République Danubienne, comprenant : Wurtemberg, Bavière, Autriche allemande (le Tyrol jusqu'à Bozen, Salzbourg, Carinthie, Styrie, Haute et Basse-Autriche, Bohême allemande).

3^{de} République du Nord-Est, comprenant : Oldenbourg, Hanovre, la Hanse, Schleswig-Holstein, Mecklembourg, Poméranie, Prusse occidentale, Prusse orientale.

4^{de} République de l'Allemagne centrale, comprenant : tous les Etats confédérés restant : le royaume de Saxe, les provinces saxonnes, le Brandebourg, la Silésie, Posen.



L'ALLEMAGNE D'AVANT-GUERRE

Avait 64 MILLIONS D'HABITANTS d'après le dernier recensement de 1910.

Elle perd : 1.874.000 Alsaciens et Lorrains.

Elle voudrait gagner : 9.630.000 Autrichiens.

L'ALLEMAGNE NOUVELLE

Aurait 73 MILLIONS D'HABITANTS qui se répartiraient ainsi :

	Habitants
République Rhénane Westphalienne.	18.000.000
République du Nord-Est.	12.500.000
Allemagne centrale.	24.000.000
République Danubienne.	19.000.000
Total.	73.500.000

LA CARTE DES QUATRE RÉPUBLIQUES ALLEMANDES TELLE QUE L'ÉTABLIT LA "GAZETTE POPULAIRE DE COLOGNE"

A PROPOS DE LA DISCUSSION DES DOUZIÈMES PROVISOIRES

DÉBAT POLITIQUE A LA CHAMBRE

TROIS SÉANCES EN UNE SEULE JOURNÉE

M. Pichon fait l'exposé de notre politique extérieure, et particulièrement de notre action en Russie, où les Alliés veulent réaliser "l'encerclement économique du bolchevisme".

La Chambre a siégé hier, matin et soir, pour continuer la discussion des douzièmes.

M. Bénazet, ancien rapporteur du budget de la guerre, intervint le matin dans la discussion des crédits militaires, pour s'élever avec force contre la « légende fautive » qui accuse le Parlement d'avoir négligé les problèmes militaires avant la guerre, et de n'avoir déployé, au cours des hostilités, qu'une activité brouillonne. Il rappela, à ce sujet, l'effort des commissions compétentes et des assemblées pour doter les armées de tout ce qui leur était nécessaire pour vaincre.

Spécialiste des questions d'hygiène, le docteur Merlin réclama la démobilisation, aussi rapide que possible, du service de Santé.

Avec M. Bracke, on revint à la politique extérieure. M. Cornudet réclama ensuite le rétablissement des relations diplomatiques avec le Vatican.

Au début de la séance de l'après-midi, M. Albert Favre, sous-secrétaire d'Etat à

pleur avec l'intervention de M. Franklin-Bouillon.

Président de la commission des affaires extérieures, l'orateur s'éleva en premier lieu contre la méthode du silence adoptée, selon lui, par le gouvernement.

Nous sommes, dit-il, la seule des grandes démocraties qui n'ait pas fait connaître ses buts de guerre, alors que l'Angleterre, par la voix de son premier ministre, n'a pas craint d'exprimer sa volonté de conserver la liberté des mers, de ne pas rendre ses colonies à l'Allemagne et de voir abroger le service militaire obligatoire. L'attitude de la France peut-elle justifier ce silence du gouvernement vis-à-vis d'elle, et la Chambre peut-elle l'accepter ?

Nous sommes aussi la seule grande démocratie qui, à la veille des négociations, ne connaisse pas le nom de ses négociateurs.

Le député de Seine-et-Oise fit observer, alors, qu'il y a plus de deux mois que les négociateurs de nos alliés sont déjà choisis et peuvent travailler ensemble. Il demanda, en tout cas, que notre délégation comprît l'élite politique du pays, de l'extrême droite à l'extrême gauche.

Arrivant aux problèmes du bassin de la Sarre et de la rive gauche du Rhin, M. Franklin-Bouillon se prononça nettement pour l'annexion du premier :

— Deux fois en ce siècle, s'écria-t-il, la France a été dépouillée : en 1871, de l'Alsace-Lorraine ; en 1815, du bassin de la Sarre. Quelle que soit la date, c'est le même vol : nous voulons la même réparation !

Comme quelques socialistes murmuraient, l'orateur se tourna vers l'extrême gauche :

— Je sais, poursuivit-il. On objecte : « Mais c'était en 1815. » Je réponds : Nations-nous pas rétabli la Pologne démembrée depuis 1772 ? Dira-t-on : « Oui, il faut réparer les crimes commis contre la Pologne, mais celui de 1815, n'en parlons pas ! »

Par contre, M. Franklin-Bouillon n'admet pas l'annexion de la rive gauche du Rhin, annexion contre laquelle la commission des affaires extérieures s'est prononcée à l'unanimité. Mais il n'admet pas davantage que cette rive gauche du Rhin qui, depuis un siècle, a servi à l'Allemagne de base d'invasion puisse conserver ce caractère.

Nous pouvons détruire la base de concentration de l'ennemi, dit-il. Nous devons le faire. C'est la le sens de notre formule : ni une force, ni un soldat sur la rive gauche du Rhin ou sur la rive droite dans une zone de 30 kilomètres. Nous n'avons pu sauver les pays ; faisons l'impossible pour sauver les têtes.

Le président de la commission des affaires extérieures réclama encore l'organisation d'une Société des Nations libérale, constituée entre les démocraties. En ce qui concerne la Syrie et l'Arménie, il se prononça pour un patronage moral, par lequel on aiderait ces deux nations à vivre. Il reprocha enfin au gouvernement de n'avoir rien fait en Russie depuis un an.

La solution du problème russe, M. Franklin-Bouillon la voit, d'ailleurs, dans une action des Alliés qui favoriserait la bas la politique des nationalités. Pas de vaste expédition militaire, mais l'envoi de cadres d'officiers et de volontaires touchant une solde élevée.

les Allemands que nous l'avons fait. On a dit que nous n'avions pas de politique. On a demandé pourquoi nous avions des troupes à Arkhangel, à Mourmansk, en différents points de Sibirie ? C'était pour prévenir le retour des troupes allemandes sur le front occidental ; c'est aussi pour prévenir la mainmise de l'Allemagne sur la Russie.

Rien de tout cela ne constitue une intervention contraire aux droits de la Russie, et nous n'exercerons aucune pression sur aucun citoyen russe pour l'obliger à choisir un gouvernement plutôt qu'un autre.

Mais nous défendrons en Russie nos droits violés par les bolcheviks.

Le ministre donna des détails sur les diverses opérations entreprises en Sibirie et en Russie. Il dit notamment :

— Le front russo-tchèque de l'Oural se maintient à l'est de Perm. Un télégramme que j'ai reçu ce matin m'apporte la nouvelle que les forces russes, soutenues par nous, ont pris Perm ; elles ont fait 18.000 prisonniers, capturé 60 canons et 11.000 wagons.

Le général Berthelot a reformé l'armée roumaine, le territoire roumain a été évacué par les Allemands, un ministre Brătianu favorable



MM. FRANKLIN-BOUILLON ET ERNEST LAFONT

à l'Entente, a été constitué par le roi Ferdinand. Toutes les forces favorables s'organisent dans la Russie méridionale en vue de l'action qu'elles peuvent avoir à y exercer.

Cette action est, en particulier, définie par les instructions du président du Conseil à nos généraux. L'action interalliée, leur disait M. Clemenceau, le 13 décembre, n'a pas un caractère offensif. Elle vise à interdire aux bolcheviks l'accès de l'Ukraine, du Caucase et de la Russie orientale à constituer et à maintenir un front défensif en avant de ces régions. Si un effort offensif devient nécessaire pour détruire le bolchevisme, il devra être constitué par des forces russes. Il importe que les Russes se pénètrent bien de cette nécessité. Notre aide n'a pour but que de leur assurer une supériorité en matériel sur les bolcheviks.

Dans un télégramme du 21, M. Clemenceau ajoutait : « Le plan des Alliés est de réaliser l'encerclement économique du bolchevisme. L'exécution n'en peut être que lente et progressive pour des raisons d'efficacité. Les gouvernements alliés entendent, en tout cas, ne pas intervenir dans la politique intérieure russe. Leur seul but est d'aider matériellement la Russie à sortir de l'anarchie. »

A l'extrême-gauche, on protesta violemment. M. Pichon poursuivit :

— L'ouverture de la mer Noire nous permet de pénétrer en Ukraine. Le moment peut être venu de nous y substituer aux Allemands et d'y faciliter la création d'une armée ukrainienne destinée à faire face aux bolcheviks. Telle est notre politique. Elle a été arrêtée en accord absolu avec tous les Alliés. Il nous serait impossible d'en faire une autre, sous peine d'être soupçonnés.

L'assassinat de la famille impériale

Comme on l'interrompait sur les bancs socialistes, le ministre s'étonna de la tendresse des socialistes pour le bolchevisme qui régnait par la terreur et fait fusiller, sans jugement, des milliers de personnes.

En 1793, s'écria M. Brizon, on a fait la même chose.

M. Deschanel protesta contre cette assimilation de la Révolution française au bolchevisme. M. Stephen Pichon raconta alors, d'après le prince Lvov, dont il a reçu la visite, comment on a assassiné les membres de la famille impériale de Russie.

Le prince Lvov, dit-il, était dans une cellule voisine de celle où se trouvaient les membres de la famille impériale de Russie. Les bolcheviks ont réuni le tsar, la tsarine, leurs enfants et leur suite dans une seule pièce, les faisant assiéger l'un à côté de l'autre ; ils les ont tués de coups de ballochettes, et, le lendemain, les ont assassinés à coups de revolver, si bien que, dans toute cette pièce, c'était une véritable mare de sang. Voilà ce que m'a dit le prince Lvov. Y a-t-il rien de comparable dans notre Révolution ?

Ce récit fit sur la Chambre une vive sensation.

Le ministre conclut :

— Notre politique n'a jamais varié. Elle s'efforce d'être une, pratique. Et ceux qui voudraient en entreprendre une autre n'auraient le concours d'aucun de nos alliés.

Répondant à une question de M. Franklin-Bouillon, M. Pichon affirma que jusqu'ici aucun gouvernement allié n'avait fait connaître le nom de ses négociateurs de la paix.

L'entente n'est pas encore faite sur leur nombre, dit-il. Ceci dit, vous nous avez donné vos directives sur le choix de nos représentants ; ce choix regarde le gouvernement, et de la part de la Chambre, c'est une question de confiance vis-à-vis de lui.

Le discours du ministre des Affaires étrangères fut longuement applaudi.

[Voir en Dernière Heure la suite de la séance de la Chambre.]

MERCIER FRÈRES
Toujours les plus élégants mobiliers

100, 99 et ANTOINE - PARIS

UNE AVENTURE NOUVELLE DE SHERLOCK HOLMES

LA VALLEE DE LA PEUR

Roman inédit

par

CONAN DOYLE

PREMIÈRE PARTIE

LE DRAME DE BIRLSTONE

I. — L'avertissement (Suite)

— Après tout, il n'y a peut-être rien au fond de cet incident. Rien que le trouble d'une conscience coupable. Se sachant un traître, Porlock aura cru lire son acte d'accusation dans les yeux de l'autre.

— L'autre, c'est, je présume, le professeur Moriarty ?

— En personne. Quand un des gens de la bande dit simplement « Il », vous savez ce que ce « Il » veut dire, et tous s'y reconnaissent.

— Que faire ?

— Hum ! vous m'en demandez beaucoup. On n'a pas contre soi le premier cerveau de l'Europe, et servi par toutes les forces des ténérès, sans qu'il en puisse résulter mille conséquences. Toujours est-il que notre ami Porlock ne se possède plus. Comparez l'écriture de sa lettre avec celle de l'enveloppe, écrite, vous vous en souvenez, avant qu'il se fût laissé surprendre : l'une est ferme, nette ; l'autre est à peine lisible.

— Qu'avait-il besoin d'écrire la lettre ? Pourquoi ne s'en tenait-il pas à sa première communication ?

— Parce qu'il craignait que dans ce cas je fusse tenté d'aller aux renseignements, ce qui l'exposait à des ennuis.

— En effet, dis-je.

Alors, prenant le message chiffré et le considérant :

— Il est affolant, continuai-je, de songer que cette feuille peut contenir un secret d'importance, et qu'il n'existe pas un moyen humain de l'en arracher.

Sherlock Holmes avait repoussé son déjeuner, toujours intact, pour allumer sa détestable pipe, compagne ordinaire de ses méditations.

— Qui sait ? fit-il, se renversant sur son siège et regardant le plafond. Peut-être certains indices auront échappé à votre intelligence machiavélique. Examinons le problème à la lumière de la simple raison. Cet homme se réfère à un livre : nous avons là un point de départ.

— Assez vague.

— Tâchons de le servir de près. Plus j'y concentre mon esprit, moins le mystère me semble impenétrable. Quelles indications avons-nous au sujet du livre ?

— Aucune.

— Vous exagérez. Le message, n'est-ce pas, commence par le chiffre 534 ? Nous pouvons, à titre d'hypothèse, pour les besoins de l'opération, admettre que ce 534 désigne la page à laquelle on se réfère. Donc, notre livre est déjà un gros livre : premier point acquis. Et sur la nature de ce livre, quelles autres indications avons-nous ? Le chiffre suivant, c'est un C majuscule accolé à un 2. Qu'en pensez-vous, Watson ?

— J'en pense que C2 signifie « Chapitre deuxième ».

— Ce n'est guère probable. Vous conviendrez avec moi que, le numéro de la page étant connu, peu importe le numéro du chapitre. Sans compter que si, à la page 534, nous sommes encore au chapitre II, le premier est d'une longueur vraiment intolérable.

— J'y suis : deuxième colonne, m'écriai-je.

— A la bonne heure, Watson. Vous vous distinguez, ce matin. Ou je me trompe bien, ou il s'agit, en effet, de la deuxième colonne. Nous commençons donc à entrevoir un gros livre imprimé sur deux colonnes, dont chacune est d'une longueur considérable, puisque l'un des mots désignés dans le document porte le numéro 293. Avons-nous atteint la limite de ce que peut suggérer la raison ?

— Je le crains.

— Vous vous faites injure. Encore un éclair, Watson, encore un effort d'imagination ! Le livre est un ouvrage peu courant qu'on n'eût pas manqué de me l'envoyer. Au lieu de cela, Porlock, avant qu'il n'embrassât ses projets, ne songeait qu'à m'envoyer sous cette enveloppe le clef du chiffre. Il nous le dit dans sa lettre. Donc, le livre est de ceux qu'il pensait que je trouverais sans peine. Il avait ce livre et supposait que je l'avais aussi. Conclusion : c'est un livre des plus répandus.

— Tout cela me paraît très vraisemblable.

— Ainsi, notre champ de recherches se réduit à un gros volume imprimé sur deux colonnes, et d'un usage courant.

— La Bible ! triomphai-je.

— Bien, Watson, bien. Mais pas tout à fait assez bien. Car il n'y a guère de livre, je suppose, dont les compagnons de Moriarty fassent moins leur livre de chevet. D'ailleurs, les éditions de l'écriture sont trop nombreuses pour qu'il en existe deux ayant la même pagination. L'ouvrage qui nous occupe est forcément d'un type unique, et Porlock sait que la page 534 de son exemplaire concorde avec la page 534 du mien.

— Je ne vois dans ce cas-là que bien peu de livres...

— En effet. Et c'est ce qui nous sauve. C'est ce qui restreint nos recherches aux ouvrages d'un type unique et d'un usage très généralisé.

— L'Indicateur Bradshaw !

— J'en doute, Watson. Le vocabulaire du Bradshaw est nerveux et concis, mais pauvre. Il ne se prêterait guère à la rédaction d'un message. Éliminons le Bradshaw. Je crains que des raisons analogues ne nous obligent à exclure le dictionnaire. Que nous reste-t-il des lors ?

— Un almanach.

— A merveille. J'ai idée que vous brûlez, Watson. Examinons les titres de l'almanach Whitaker. Il est d'un usage courant. Il a toute la grosseur voulue. Il est imprimé sur deux colonnes. D'abord réservé dans son vocabulaire, il devient, vers la fin, très verbeux.

Holmes prit l'ouvrage sur son bureau.

Voici la page 534, deuxième colonne. Texte compact. Article sur le commerce et les ressources de l'Inde anglaise. Complex les mots, Watson. Le treizième, c'est « Mahratta ». J'avoue ne pas bien augurer de ce début. Le vent, vingt-septième mot est « gouvernement ». Celui-là, du moins, peut avoir un sens, quoiqu'il me paraisse n'avoir de rapport ni avec Moriarty ni avec nous-mêmes. Essayons encore. Mais que peut avoir à faire ici le gouvernement de Mahratta ? Hélas ! le mot suivant est « soies de porc ». Nous faisons fausse route, Watson. Je renonce.

Il parlait d'un ton badin, mais à la façon dont il rapprochait les sourcils je devinais son irritation, sa déconvenue. Incapable de lui venir en aide, je regardais tristement le foyer, quand une soudaine exclamation rompit le silence ; et je vis Holmes courir vers un placard, d'où il rapporta un second volume à couverture jaune.

— C'est votre faute, Watson ! s'écria-t-il. Nous sommes trop pressés de vivre. Nous voulons toujours être en avance sur le temps. Parce que c'est aujourd'hui le 7 janvier, nous avons naturellement consulté le nouvel almanach. Or, c'est très probablement dans celui de l'an passé que Porlock a pris les mots de son message. Et il l'aurait spécifié sans doute s'il avait pu écrire sa lettre d'explication. Voyons ce que va nous dire la page 534. Le treizième mot est « très ». Voilà qui nous promet quelque chose. Le cent vingt-septième est « grave ». « Très grave... »

Les yeux d'Holmes brillaient d'excitation : ses doigts minces, nerveux, se contractaient pendant qu'il comptait les mots.

— « Danger... » Ah ! ah ! nous y sommes. Notez cela, Watson. « Très grave danger... » Événement... peut-être survient... « très vite ». Puis, nous avons le nom « Douglas ». Puis : « Riche » — campagne — actuellement — Birlstone — house — Birlstone — sûreté — urgence — intervenir... Eh bien, Watson, que vous semble de la raison pure et de ses fruits ? Si le boutiquier du coin vendait des couronnes de laurier, j'enverrais Billy en acheter une tout de suite.

Un papier posé sur le genou, j'avais retranscrit, au fur et à mesure qu'Holmes le déchiffrait, l'étrange message ; et je le relisais avec étonnement.

— Quelle façon gauche et baroque de s'exprimer ! dis-je.

— Au contraire, dit Holmes, cela me paraît fort remarquable. Quand on n'a, pour s'exprimer, que les mots qu'on va chercher dans une colonne d'almanach, on ne peut se flatter de trouver tous ceux qu'on désire. Il faut compter sur l'intelligence de celui à qui l'on s'adresse. Ici, pas d'obscurité ni d'équivoque. Il se trace quelque chose d'horrible contre un certain Douglas, propriétaire campagnard, dont on nous indique la résidence. Porlock est sûr — « sûreté » est ce qu'il a trouvé de plus approchant — que nous devons nous hâter d'intervenir. Et voilà le résultat de notre petit travail, qui est, je puis le dire, un joli morceau d'analyse.

Holmes, même quand il se lamentait sur un résultat inférieur à ses espérances, éprouvait cette joie impersonnelle de l'artiste qui se sent vraiment faire son œuvre. Il riait encore tout bas de sa réussite quand Billy ouvrit la porte, qui livra passage à l'inspecteur Mac Donald, de Scotland Yard.

Nous étions alors dans les dernières années du dix-neuvième siècle ; il s'en fallait que Mac Donald eût encore atteint à cette espèce de célébrité nationale où il est parvenu aujourd'hui. Cependant le jeune détective s'était déjà signalé dans plusieurs affaires, et ses chefs le tenaient en grande estime. A voir sa longue personne osseuse, on y devinait le siège d'une force physique exceptionnelle, tandis que son large crâne, ses yeux brillants, profondément encaissés derrière ses sourcils touffus, manifestaient l'intelligence la plus vive. C'était un homme renfermé, précis, bougon, et qui parlait avec un fort accent d'Aberdeen. A deux reprises, Holmes avait aidé à son succès, pour le seul plaisir de la difficulté à vaincre. De là, chez l'Écossais, à l'égard de son collègue amateur, une affection et un respect dont il donnait la meilleure preuve en venant le consulter chaque fois qu'il se trouvait dans l'embarras. La médiocrité ne voit rien au-dessus d'elle-même ; en revanche, le talent s'incline tout de suite devant le génie. Et Mac Donald avait, dans sa profession, assez de talent pour ne pas se croire humilié quand il recherchait l'assistance d'un homme que ses dons et son expérience mettaient hors de pair en Europe. Holmes n'avait pas l'amitié facile ; mais il supportait le grand Écossais, et il sourit en l'apercevant.

— Vous courez tôt le gibier, ce matin, monsieur Mac. Bonne chasse ! Mais viendriez-vous nous annoncer quelque vilaine nouvelle ? J'en ai peur.

— Dites : « Je l'espère », vous serez plus près de la vérité, je crois, monsieur Holmes, répartit l'inspecteur avec une grimace significative. Une petite trotte, c'est de quoi se réchauffer le matin. Non, je ne fume pas, merci. Je ne fais que passer, car, vous le savez mieux que personne, les premières heures d'une affaire sont toujours les plus précieuses. Mais... mais...

L'inspecteur s'était brusquement interrompu ; il regardait avec stupeur un bout de papier sur la table : c'était la feuille sur laquelle j'avais retranscrit l'énigmatique message.

— Douglas ? s'écria-t-il. Birlstone ? Est-il possible ? Et seriez-vous sorcier, monsieur Holmes ? Où diable avez-vous pris ces noms-là ?

Alonau Doyle

(A suivre.)

Traduit de l'anglais par LOUIS LABAT



M. STEPHEN PICHON

l'intérieur, rentré samedi soir de Hollande, vint expliquer ce qu'il avait fait pour le rapatriement de nos compatriotes. Il indiqua qu'en 30 novembre 1918 nous en avions 212.500 en Belgique, et 40.000 environ en Hollande. Depuis, 100.000 personnes ont pu rentrer de Belgique en France par des moyens de fortune. On s'occupe de rapatrier les autres, mais on se heurte à de sérieuses difficultés. Depuis samedi, deux trains transportent chacun 1.000 à 1.200 personnes viennent quotidiennement de Belgique en France : l'un va à Dunkerque, l'autre à Nancy.

En ce qui concerne nos compatriotes poussés en Hollande par les Allemands, un service de bateaux a été établi entre Flessingue et Dunkerque, et entre Rotterdam et le Havre. On peut ainsi espérer qu'au 15 janvier tous seront rapatriés.

Après ces explications, écoutées avec le plus vif intérêt, le débat prit quelque am-

DÉCLARATION DU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

M. Stephen Pichon répondit au président de la commission des affaires extérieures dans un discours des mieux ordonnés. Il déclara d'abord nettement qu'il n'était pas dans la pensée du gouvernement de se refuser systématiquement à discuter les questions diplomatiques. Mais, par la force des choses, ces questions sont des questions intérieures. Le ministre ne peut donc y répondre avec autant de liberté qu'en temps normal.

Le ministre affirma, d'ailleurs, que sur toutes les questions le gouvernement avait des opinions précises et des solutions préparées.

M. Pichon fit connaître qu'il ne voyait aucune objection à la publicité des accords préparatoires à la Conférence, que le gouvernement avait accepté le principe de la Société des Nations, et travaillait à sa réalisation effective ; qu'il était hostile à la politique d'annexions, mais entendait réserver sa liberté de discussion en ce qui concerne la frontière d'Alsace-Lorraine.

On applaudit chaleureusement.

Le ministre rendit ensuite hommage au clergé alsacien. Mais en ce qui concerne la reprise des relations officielles avec le Saint-Siège il déclara que, dans la pensée du gouvernement, la question ne se posait pas.

M. Pichon poursuivit :

— Les problèmes que nous aurons à résoudre sont graves : avec le concours de nos alliés, nous saurons les régler.

L'Allemagne est vaincue, mais non complètement abattue. Il faut veiller à ce que la disparition du militarisme prussien devienne un fait irrémédiable et indiscutablement acquis.

La disparition de l'Autriche pose un problème qu'il faut envisager dans toute sa portée sans en exagérer la gravité. De l'empire des Habsbourg il ne subsiste qu'une faible partie allemande et une Hongrie purement magyar. Mais il en est sorti des nations pleines de vie, unies aux Alliés : la Bohême et l'Etat yougo-slave, et aussi la Pologne, reconstituée, avec ses parties

allemande et autrichienne, en un Etat à la reconstruction duquel se sont voués d'un commun accord les Alliés.

Nous voulons donc une Pologne intégrale, restaurée, avec un libre accès à la mer. C'est nous aussi qui avons été les premiers à provoquer la restauration de la Bohême ; les premiers, nous avons reconnu l'Etat tchécoslovaque.

L'Etat yougo-slave s'est constitué sous la direction des Serbes et de la dynastie des Karageorgievitch ; il est, pour les Alliés, un appoint considérable de force et une garantie nouvelle de sécurité.

Reste la question des Allemands d'Autriche. Elle est sérieuse. Elle ne doit pas nous effrayer. Nous avons des moyens de la résoudre de telle manière qu'elle n'apporte pas à l'Allemagne les compensations qu'elle en espère.

Et si les Autrichiens désirent librement s'incorporer à l'Allemagne ? demanda M. Renaudel.

— Est-ce que vous croyez, riposta M. Pichon, que la victoire ne donne pas des droits sur les vaincus ?

Cette réponse provoqua des clameurs à l'extrême-gauche. Le ministre poursuivit :

— La Turquie n'a pas moins mérité sa défaite. Il aurait entièrement dépendu d'elle d'échapper au sort qui lui était réservé. Nous n'avions que de bons sentiments pour les Turcs, et nous les leur avons témoignés, tout en protégeant les nations asservies dans l'empire ottoman et sur lesquelles nous avons des droits séculaires. Ces droits résultent, en Syrie, au Liban, en Cilicie, en Palestine, de titres historiques, d'accords et de contrats.

Sans doute, nous reconnaissons la liberté complète de la Conférence et son droit de donner à ces accords telle conclusion qu'il lui appartient. Mais ces accords continueront à lier l'Angleterre et nous, et les droits qu'ils comportent sont, dès à présent, acquis par rapport à l'Angleterre et à nous.

— Ce n'est pas l'interprétation de M. Aristide Briand, interrompit M. Marcel Cachin.

M. Aristide Briand se leva à son banc :

— Il ne peut pas y avoir deux interprétations, dit l'ancien président du Conseil. J'ai dit l'autre jour que je m'étais efforcé, soit en ce qui concerne notre frontière de l'Est, soit au sujet de nos droits séculaires en Asie-Mineure, de régler préalablement les questions entre Alliés de manière qu'à la table de la Conférence il n'y ait pas de discussion entre eux.

Ces accords seront soumis à la Conférence et discutés par elle. Mais il est bien certain que, sous peine de manquer à sa parole, l'Angleterre les ratifiera puisqu'elle les a signés.

Cette déclaration fut très applaudie. Passant à la Russie, M. Stephen Pichon continua :

— Tout ce que nous avons fait en Russie depuis un an contre les bolcheviks, c'est contre

EXCELSIOR

paraîtra le 1^{er} janvier 1919

SUR LE FORMAT COURANT

DES GRANDS JOURNAUX PARISIENS

UNE GRANDE PROMOTION DANS LA LÉGION D'HONNEUR

Le général Gouraud grand-croix
Le général Degoutte grand-officier

Une importante promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur paraît ce matin au Journal Officiel.

Elle comprend, d'abord, l'élevation du général Gouraud à la dignité de grand-croix, avec cette citation :

Admirable soldat qui a donné au cours de la campagne, dans les différents commandements qu'il a exercés, division, corps d'armée, corps expéditionnaire, armée, le plus bel exemple des vertus militaires : courage, loyauté, esprit de sacrifice. A grandement contribué, tant par les nobles dispositions qu'il a su prendre que par son remarquable ascendant sur la troupe, aux brillants résultats obtenus en juillet 1918. (Crona de guerre).

Le général Degoutte reçoit la plaque de grand-officier avec un élogieux motif :

Officier général qui, depuis le début de la guerre, a fait preuve des plus belles qualités. A été successivement à la tête d'une division, d'un corps d'armée, d'une armée, puis chef d'état-major, faisant fonctions de commandant de groupe d'armées, a partout affirmé son talent d'organisateur et sa science manœuvrière ; a su obtenir dans des circonstances particulièrement délicates et difficiles, des succès décisifs dus à son ascendant personnel et à son autorité incontestée. (Croix de guerre).

Sont également élevés à la dignité de grand-officier les généraux Malet, adjoint au général inspecteur général de l'artillerie, et Guyot d'Asnières de Salins, dont la citation rappelle la part brillante qu'il a prise aux attaques de Douaumont en 1916, aux opérations sur l'Aisne en 1917, et au cours de l'offensive de 1918 ; l'intendant général des troupes coloniales Nogues, directeur général du service des pensions ; les généraux Pillot, commandant la place de Paris ; Lampretot, adjoint au général commandant la 3^e région, et l'inspecteur général militaire de l'étape des poudres Vieille.

Le général Weygand, chef d'état-major du maréchal Foch, est promu commandeur, avec la citation suivante :

Officier général hors ligne. A rendu les plus grands services comme chef d'état-major d'un groupe d'armées sur l'Yser en 1914, dans l'offensive d'Artois en 1915, dans la bataille de la Somme en 1916, puis dans les arrangements conclus avec la Suisse en 1917, dans les préparatifs de l'intervention et dans l'intervention elle-même en Italie en 1917, comme représentant militaire permanent de la France au comité de Versailles ; et finalement dans les opérations des armées alliées en France depuis le 26 mars 1918. Activité, vigilance, décision, 24 propositions remarquables et toujours en vue. (Croix de guerre).

Sont en outre promus commandeurs :

Les généraux L.-L. Mordacq, Gency, Violand, Sentis, commandant l'artillerie et les forts de Paris ; Marete de Lagrenette, Hanoteau.

Les colonels Favereau, Bourgoind, Maillard, Henry, Cochon, Brosset-Heckel, Brun, Tréf, Chaillet, Bassotier.

Les lieutenants-colonels Colombat, Magnard, Remy, Carré, Salles.

L'ingénieur en chef des chemins de fer Deschamps-Desguarines.

Les contrôleurs généraux de 1^{re} classe Boone, de Lavit.

L'intendant militaire Adam et le sous-intendant militaire de 1^{re} classe Bouvay.

Le médecin principal de 1^{re} classe Chaudard, le médecin principal de 2^e classe Galignier, et le médecin-major de 1^{re} classe Sollier.

Les troupes coloniales à l'honneur

Ce fut une véritable apothéose des troupes indigènes que la cérémonie organisée par la Ligue coloniale française et qui se déroula, hier après-midi, au Trocadéro.

Après des discours de M. Henry Simon, ministre des Colonies, et de M. Diagne, député du Sénégal, commissaire général des effectifs coloniaux, qui rappelaient éloquentement l'œuvre accomplie par les volontaires accourus en masse de nos possessions les plus lointaines, on vit s'avancer sur l'estrade des délégations de troupes indigènes entourant leurs fanions.

Et, tandis que lecture était faite des plus glorieuses citations de ces troupes admirables, apparaissaient, chamarrées de médailles et de croix, impossibles sous les ovations comme ils l'avaient été sous le feu de l'ennemi : les tirailleurs et les spahis algériens, tunisiens, marocains ; les Sénégalais, les Samois, les tirailleurs du Pacifique, les Malgaches, les Indo-Chinois, les créoles de nos vieilles colonies, et enfin les chefs indigènes de l'Afrique Occidentale française.

Sous les plis du drapeau déchiqueté du 4^e régiment de marche des tirailleurs tunisiens, tandis que s'élevaient les notes stridentes de la noubba, le général Archinard remit la croix de chevalier de la Légion d'honneur à trois des chefs de cette vaillante phalange. L'un d'entre eux mérite une mention spéciale : c'est le chef Bakane Diop. Fils de l'un des plus farouches adversaires de notre pénétration en Afrique, il répondit l'un des premiers à l'appel de la France envahie.

Une partie artistique brillante termina cette manifestation.

Des scènes du théâtre annamite et des fragments d'Antar, l'histoire du héros arabe, rehaussèrent encore l'éclat de cette fête.

A l'Elysée

On sait que le haut personnel de l'Elysée a rejoint les armées dès la déclaration de guerre.

Aujourd'hui, le président de la République a décidé de constituer sa maison civile et militaire avec des fonctionnaires et des officiers ayant fait campagne.

Le général Pénelon, commandant le génie de la 3^e armée, devient chef de la maison militaire. M. Adolphe Pichon reprend les fonctions de secrétaire général civil, qu'il remplissait avant la guerre.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LE "TIP" remplace le beurre
2 fr. 45 le 1/2 kilo chez tous les N^{os} de Comestibles
Expédition Province par poste postale contre mandat : 2 kilos 10 fr. 65 ; 4 kilos 20 fr. 65.
AUG. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE 5 HEURES
DU
MATIN

LA SÉANCE DE NUIT AU PALAIS-BOURBON

M. CLEMENCEAU POSE LA QUESTION DE CONFIANCE

Par 398 voix contre 93 la Chambre approuve le gouvernement

[SUITE DE LA SÉANCE DE LA CHAMBRE]

Après une suspension de vingt minutes, la discussion reprit, de plus en plus houleuse. M. Ernest Lafont revint sur les questions de Pologne et de Russie, reprochant au gouvernement d'être mal informé, de se refuser à reconnaître la solidité du bolchevisme, et de se perdre dans une guerre nouvelle.

M. Ernest Lafont affirma qu'à Odessa nos soldats avaient été mal reçus, qu'il y avait eu des morts, peut-être, et que notre flotte avait tiré sur la ville.

M. Clemenceau protesta.

Une dépêche que j'ai reçue de l'amiral commandant nos forces de la mer Noire me dit que nos soldats ont débarqué sans combat et que, le lendemain, les bolcheviks se sont retirés, dit le président du Conseil. Deux dépêches postérieures ne parlent pas davantage de bataille ou de bombardement. Qu'il y ait eu depuis rixe ou bataille, je ne sais ; cela ne change rien à la politique de cordon sanitaire que nous a exposé M. Pichon. Du moment que nous envoyons des soldats, ils peuvent être attaqués ; s'ils sont attaqués, ils se défendent.

C'est ainsi qu'a débuté l'expédition d'Alger, repartit M. Ernest Lafont. Pour une telle expédition, pas un homme, pas un sou ! Nous ne recommencerons pas le Mexique !

L'orateur socialiste réclama pour la Pologne le droit de choisir son gouvernement. Il indiqua qu'au lendemain du départ des Allemands de la Pologne un ministère s'était formé, composé de populistes et de socialistes, avec, comme principal membre, le général Pilsudsky.

Vous oubliez, lui dit M. Pichon, que le général Pilsudsky s'est battu dans les rangs de l'armée autrichienne contre les Russes !

A 9 h. 1/2 du soir, on aborda les articles.

A l'article premier, M. Renaudel opposa un amendement tendant au vote d'un seul douzième. Le député du Var développa, d'ailleurs, d'assez vives critiques sur la politique générale du gouvernement.

M. Renaudel traita aussi la question de la démobilisation. Il reproche au gouvernement de ne pas l'avoir prévue pour l'Allemagne dans les conditions de l'armistice. Il demande une démobilisation rapide, par un accord entre les Alliés. Il émet l'espoir que le problème de la Société des Nations serait envisagé lors des négociations de paix.

M. Louis Deschamps vient confirmer que la démobilisation se fera rapide, par classe, et suivant le principe d'égalité. Après la démobilisation des R.A.T. viendra le tour des territoriaux. Leur renvoi commencera après le 15 février.

Le sous-secrétaire d'Etat à la Démobilisation indique que des négociations sont engagées avec les Alliés au sujet des troupes d'occupation. D'ici quinze jours, la commission de l'armée aura connaissance de leurs résultats.

M. Louis Deschamps est très applaudi. M. Klotz, ministre des Finances, repousse ensuite l'amendement de M. Renaudel et pose la question de confiance.

Discours de M. Clemenceau

Une intervention de M. Albert Thomas amène M. Clemenceau à la tribune :

— J'ai le devoir de répondre au réquisitoire de M. Albert Thomas. Je le ferai en termes assez

nets pour qu'il ne m'accuse pas de laisser subsister de l'équivoque entre nous.

Quand nous faisons la guerre, la méthode adoptée par l'opposition, c'était de nous reprocher de ne pas répondre aux questions qui nous étaient posées et de gouverner par le silence.

Vous reconnaissez que le gouvernement avait raison et que la méthode qu'il a suivie n'a pas été mauvaise, puisque à un contentement, que je crois général, la guerre s'est bien terminée. Nous voici dans la paix depuis six semaines, et voici qu'on reprend — ce n'est pas une grande preuve d'imagination — contre le gouvernement les mêmes reproches que pendant la guerre.

J'en prends à témoin ceux qui m'ont accordé la confiance et qui nous ont permis d'attendre le résultat auquel nous sommes arrivés.

J'ai dit, le jour de l'armistice, que ce résultat magnifique était dû à la collaboration des Chambres et que c'était au Parlement qu'en revenait l'honneur. (Applaudissements.)

Le lendemain, par un coup de baguette magique, l'état d'esprit de certains est redevenu exactement ce qu'il était avant la guerre ! On ne m'a pas laissé souffler. Aussitôt mon retour de Strasbourg, j'ai subi trois interpellations. Est-ce que le gouvernement n'a pas le droit de choisir entre les interpellations ? Il en est qui peuvent être inutiles ou dangereuses.

M. Albert Thomas me demande si je veux rentrer dans la voie régulière du travail parlementaire. Non, car je n'en suis jamais sorti ! (Applaudissements.)

J'ai travaillé avec mes collègues. Nous avons connu de dures heures. Notre lot de souffrances et d'inquiétudes a été peut-être, à certaines heures, supérieur à celui que vous avez pu connaître. (Applaudissements.) Nous avons fait tout devoir devant le Parlement. Il y a des jours où le gouvernement a répondu, d'autres jours, il a demandé à la Chambre de ne pas répondre. La Chambre nous a suivis, et il ne s'en est pas que'elle ait eu à se repentir. (Applaudissements.)

Du pays lui-même, je n'ai entendu monter rien qui ressemblât à une plainte, à une réclamation.

Et, maintenant, reprenant la vieille thèse de l'opposition, vous prétendez que le gouvernement ne veut pas parler. Eh bien ! c'est inexact. L'opposition trouve cette tactique bonne. Moi, je la répudie et je demande à la Chambre de n'approuver dans la paix comme elle m'a approuvé dans la guerre. (Applaudissements.)

La question de la paix est terrible. C'est une des plus difficiles qui soient soumises à un Parlement, à un pays, à un temps.

Dans quelques jours se réunira, à Paris, une conférence d'hommes politiques qui vont régler le sort des nations, car M. Pichon vous le disait, ce sont tous les continents du monde qui y sont intéressés.

On m'a dit : M. Lloyd George a parlé ! M. Wilson a parlé ! Vous, vous n'avez rien dit !... Je ne crois pas n'avoir rien dit, et je ne sais pas, d'ailleurs, que jamais M. Albert Thomas ait déposé sur cette tribune une demande d'interpellation.

J'ai répondu à toutes les questions qui m'ont été adressées, dans les circonstances où j'ai eu pouvoir répondre. Mais il ne faut pas croire que lorsque M. Lloyd George a prononcé un discours, je n'ai plus qu'à courir à la tribune pour en prononcer un à mon tour ! Il ne faut pas croire que lorsque M. le président Wilson, arrivant d'Amérique avec de magnifiques idées, a exposé ses vues, je dois m'expliquer aussitôt.

La France — ne l'oubliez pas — est dans une situation particulièrement difficile. Elle est le pays le plus près de l'Allemagne... L'Amérique est loin. Elle a forcément mis du temps à venir. L'Angleterre est venue tout de suite, à la voix de M. Asquith, je tiens à le dire aujourd'hui, et pendant tout ce temps nous avons souffert, et c'étaient nos hommes fauchés, nos villes et nos villages dévastés !

On a dit : Il ne faut pas que cela puisse recommencer ! Je le crois bien ! Mais comment ?

Liebknecht est résolu à s'emparer du pouvoir

La journée d'hier aura encore été agitée à Berlin. Liebknecht espérait même que ce dimanche serait décisif et achèverait de renverser les majoritaires, déjà si profondément ébranlés.

Tous les partis ont invité leurs adhérents à manifester. C'est vouloir les collisions, et peut-être les provoquer. Recherche-t-on, de part et d'autre, une occasion d'en finir ? Le Vorwärts, revenu aux mains des majoritaires, demande à tous ceux qui ne veulent pas que quatre-vingt-dix pour cent de la population soit tyrannisée par le reste de venir protester contre les extrémistes.

De son côté, le groupe Spartacus a dû faire des obsèques solennelles aux victimes de la journée du 24 décembre. C'est un bon moyen de créer des incidents et de faire couler du sang nouveau.

On conçoit qu'en présence de ces menaces la presse modérée et bourgeoise soit agitée. D'après ses propres indications, il y aurait bien peu de chances qu'une résistance sérieuse fût opposée aux extrémistes, car la police, dirigée désormais par un partisan de Liebknecht, serait déjà passée du côté des spartacistes.

Quant à Liebknecht, il est résolu à poursuivre sa propagande jusqu'au succès complet. Il est bien muni d'armes et d'argent, très probablement par les bolcheviks de Moscou. La présence d'un de leurs émissaires, Radek, est même déjà signalée à Berlin.

Tous ces faits justifient les inquiétudes des éléments modérés, qui n'ont pas lieu de se sentir rassurés par la faiblesse et les hésitations d'Ebert. — J. B.

NOUVELLES BRÈVES

— La revision des listes électorales sera close le 31 mai. Les élections législatives n'auront lieu qu'un mois après la démobilisation générale.

— La crue du Rhône atteint 5 mètres 14 ; plusieurs quartiers d'Avignon sont inondés.

— La Deutsche Tageszeitung dit qu'un attentat a été commis, le 26 décembre, contre le comte Roventlow ; cet attentat a échoué.

Communiqués

L'Union nationale des mutilés et réformés de guerre, 15, rue Molère, avise les industriels et les commerçants qu'elle peut leur fournir, sur leur demande, et sans retard, les ouvriers ou employés dont ils ont besoin.

Les élections britanniques

Sur quatorze femmes candidates, une seule est élue, à savoir la comtesse Markiewicz, du parti sinn-feiner, élue dans la circonscription de Saint-Patrick, à Dublin.



LA COMTESSE MARKIEWICZ

Mais, comme les sinn-feiners se refusent à siéger aux Communes, il n'y aura que des hommes au Parlement.

L'EMPRUNT DE LA VICTOIRE

30 MILLIARDS

Hier matin, en fin de séance, M. Klotz, ministre des Finances, a fait connaître à la Chambre que le montant de l'emprunt dépassait

30 milliards

EN CAPITAL NOMINAL

et 21 milliards et demi

EN CAPITAL EFFECTIF

Les résultats connus au 3 décembre accusaient 27 milliards 853 millions en capital nominal et 19 milliards 720 millions en capital effectif.

Il y a un vieux système qui paraît condamné aujourd'hui et auquel — je ne crains pas de le dire — le reste fidèle en ce moment. Les pays ont organisé la défense de leurs frontières.

M. Brisson. — C'est un système qui a fait faillite !

Le président. — Ces interruptions sont inopportunes !

M. Clemenceau. — Des pays donc ont organisé des frontières renforcées avec les armements nécessaires... L'équilibre des puissances...

M. Brisson. — Je répète que ce système a fait faillite !

M. Clemenceau. — Ce système paraît condamné par quelques autorités très hautes. Cependant, je ferai remarquer que si un tel équilibre avait précédé la guerre, que si l'Amérique, l'Angleterre, la France, l'Italie étaient tombées d'accord pour déclarer que qui attaquerait l'une d'elles, devait s'attendre à voir les trois autres prendre la défense commune, la guerre n'aurait pas eu lieu.

Longuement applaudi, le président du Conseil demande à la Chambre de comprendre la réserve à laquelle il se croit obligé, et aussi de lui faire confiance sur le choix de nos négociateurs à la Conférence de la paix. Sur ce point, il entend conserver toute sa liberté.

Nous nous sommes efforcés de ne pas susciter de trop grandes espérances, dit M. Clemenceau. Il y a des revendications que nous avons à faire. Je ne peux pas vous les révéler, car il en est que nous devons peut-être sacrifier à un intérêt supérieur. Nous devons veiller à ce que notre victoire produise les meilleures conséquences au point de vue du bien-être moral de l'humanité.

Le président du Conseil demande à la Chambre un effort de discrétion pendant quelques semaines. Il fait appel à sa confiance, qui lui donnera les moyens d'agir.

J'ai reçu la visite du président Wilson, dit-il. Je me sentais si je disais que j'ai été d'accord avec lui sur tous les points. Il y a de telles injustices à réparer ! Mais le président Wilson est un esprit large et haut. Il inspire le respect par la noblesse de son esprit !

M. Clemenceau se déclare convaincu que l'accord se fera entre le président Wilson et les Alliés, avec l'Angleterre notamment, au sujet de la question de la liberté des mers. Il annonce, d'ailleurs, que les discussions de la Conférence de la paix auront lieu à ciel ouvert.

Mais, dit-il aux socialistes, si vous voulez voir un esprit nouveau entre les nations, commencez par avoir un esprit nouveau à l'intérieur ! Le gouvernement fait tout son devoir. Si vous n'avez pas confiance en lui, dites-le par votre vote. Pour ma part, je m'engage à vous faire un grand salut, et à vous remercier !

Sur de nombreux bancs, on applaudit.

Le vote

Après une réplique de M. Albert Thomas, l'amendement Renaudel est repoussé par 398 voix contre 93.

Une réduction de crédits de 200 millions, demandée par M. Ernest Lafont pour protester contre l'intervention en Russie, est repoussée par 380 voix contre 184.

La Chambre rejette successivement plusieurs amendements socialistes tendant à des réductions de crédits.

A 3 h. 30, la séance continue.

Leopold BLOND.

La fête des sociétés de préparation militaire

Hier après-midi, la Fédération nationale des Sociétés de préparation militaire de France et des colonies avait organisé, à la Sorbonne, une manifestation patriotique en l'honneur de ses élèves. M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, assistait à la cérémonie, à laquelle la présence de M. Poincaré, président de la République, entouré de M. Antonin Dubost, président du Sénat, et de plusieurs ministres, conféra un éclat particulier.

M. Lucien Laité, président de la Fédération, rappela, dans une allocution souvent interrompue par les applaudissements, le rôle patriotique des sociétés de préparation militaire.

Puis, M. Paul Deschanel, s'adressant directement aux jeunes gens ardents et nombreux qui composaient la majeure partie de l'assistance, prononça un chaleureux discours, d'une haute inspiration : « Vous, vous entrez dans la vie par les cimes. » Et il dit la grandeur des faits et des hommes de la guerre.

MM. Henry Paté, député, et le général Cottet prononcèrent ensuite des paroles très applaudies.

Ce fut, enfin, par le président de la République au général Denery, vice-président de la Fédération, la remise du drapeau des « Cadets de France », et la distribution aux instructeurs de récompenses si bien méritées.

Le président Wilson en Angleterre

CARLISLE, 29 décembre. — Le président et Mme Wilson sont arrivés ce matin à Carlisle, lieu de naissance de la mère de Mme Wilson.

Le maire et les notabilités ont reçu M. Wilson à la gare, où une foule enthousiaste l'a acclamé. Le président a visité l'endroit où se trouvait jadis la chapelle de son grand-père, et la maison où il habita.

La maison de Gæthe a été cambriolée

BALE, 29 décembre. — Des cambrioleurs ont pénétré, à Weimar, dans la maison de Gæthe. Ils ont dévalisé complètement plusieurs chambres, emportant une quantité d'objets précieux conservés dans le musée.

THÉÂTRES

LES DOULEANCES DES PENSIONNAIRES
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

On imagine volontiers que sociétaires et même pensionnaires de la Comédie-Française occupent, dans le monde du théâtre, une situation privilégiée. La vérité est toute différente. La "carrière", aux Français, ne nourrit pas son homme. Aussi les pensionnaires, qui viennent d'adhérer à l'Union des Artistes, association de défense professionnelle que préside M. Huguenot, sont-ils allés, à raison de la vie chère, présenter leurs doléances à M. Lafferre, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Nous avons vu hier un jeune comédien de talent, M. Hieronimus, qui, relativement à la situation de pensionnaire à la Maison de Molière, nous a fait d'éclatantes révélations. Pensionnaire, il le fut. Il ne l'est plus.

Il était encore au Conservatoire quand on lui demanda de créer, aux Français, les Deux Courcets, de M. Sacha Guitry. Au cours du premier mois, il joua cinq fois. Quand il passa à la caisse, on lui remit... 50 francs. C'est le tarif pour les artistes qui sont encore élèves au Conservatoire : 10 francs par représentation ! Encore faut-il que le total mensuel ne dépasse pas 100 francs. Après deux ans de stage, à 1.200 francs par an, il fut officiellement "de la Maison", et on lui alloua, pendant deux nouvelles années, 200 francs par mois. Après quoi, le pensionnaire de la Comédie-Française "s'en fut au Vaudeville, où il signa un contrat de trois ans : 800 francs par mois pour la première année ; 900 francs, pour la seconde ; 1.000 francs, pour la troisième.

Ceux qui restent attachés à la "Maison" éprouvent le besoin d'être un peu mieux traités.

Le barème général, nous a dit un des délégués de l'Union auprès du ministre, va de 200 à 833 francs par mois, mais la moitié des pensionnaires touchent moins de 500 fr., alors que les machinistes, par exemple, gagnent 18 francs par jour. En fait, pour être actuellement pensionnaire au Théâtre-Français, il est indispensable d'avoir ou de gagner "de quoi vivre" en dehors. Notez que la situation de sociétaire, si rehaussée et si enviable, est au-dessous du tarif de tous les autres théâtres. La part entière — les douze douzièmes ! — qu'on n'aient que bien rarement et très lentement comporte un fixe de 12.000 francs par an, plus une part dans les bénéfices, variable selon les années. De cette part le bénéficiaire ne touche immédiatement que la moitié, l'autre étant mise de côté pour lui être rendue le jour de sa retraite.

L'amour de la "Maison", on le voit, exige de véritables sacrifices de la part de ceux qui le professent. — ROGER VALBELLE.

Opéra. — Thais sera interprétée, samedi prochain, par Mlle Marthe Chenal et M. Maurice Renaud.

LA JOURNÉE :

EN MATINÉE

Opéra, répétée ; demain, 7 h. 30, Roméo et Juliette. Comédie-Française, 8 h. 15, Le Monde où l'on s'ennuie. Opéra-Comique, 7 h. 30, Manon. Odéon, 7 h. 45, Ariane, Attendes-moi sous l'orme. Vaudeville, 8 h. 30, Le Fils de Paris (Sacha Guitry). Variétés, 8 h. 15, Rhodope (opérette à 2000 francs). Gaîté-Lyrique, 8 h. 15, Les Saltimbanques. Trianon-Lyrique, 8 h. 15, La Mascotte (Maud Samson). Palais-Royal, 8 h. 30, Le Fils de l'homme. Châtelet, 8 h. 15, Les Millions de l'oncle Sam. Réjane, 8 h. 30, Maison de danses (Polaire). Renaissance, 8 h. 15, L'Amour et son aïeul. Alhambra, 8 h. 30, Le Conquête de la marine (Hosberg). 10. Antoine, 8 h. 30, Le Fils de l'homme. Apollo, 8 h. 30, La Reine joyeuse (J. Marnac, Brasseur). Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, Phi-Phi. Nouveautés, 8 h. 30, Le Fils de l'homme. Porte-St-Martin, 8 h. 30, Les Femmes et le Pantin. Sarah-Bernhardt, 8 h. 15, L'Algon. Gymnase, 8 h. 30, La Vérité toute nue. Bouffes du Nord, 8 h. 30, Le Fils de l'homme. Edouard-VII, 8 h. 30, Daphné et Chloé. Soixante, 8 h. 15, La Tarte régulatrice. Vaudeville, 8 h. 30, Le Fils de l'homme qui tue le docteur. Alhambra, 8 h. 45, Le Cochon qui sonnette. Lude, 8 h. 30, Le Fils de l'homme. L'Abri, 8 h. 15, Le Fils de l'homme. Les Arts, 8 h. 30, Le Fils de l'homme. Vieux-Colombier, 8 h. 30, Le Fils de l'homme. Casino Paris, 8 h. 30, Mistinguett, Chevalier, Dorville. Pie qui chante, 9 h. 15, Pie qui chante. Band (revue). Perchoir, 9 h. 15, New-York-Ki-Ki, revue à 30 succès.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (tôt. 22-30), 8 h. 30, la revue Zig-Zag. Olympia (tôt. 44-50), mat. soir. 30 ved. et attrait. Cirque d'été, 1. Les sauteurs. 2. Les jongleurs. Casino Paris, 8 h. 30, Mistinguett, Chevalier, Dorville. Pie qui chante, 9 h. 15, Pie qui chante. Band (revue). Perchoir, 9 h. 15, New-York-Ki-Ki, revue à 30 succès.

CINÉMAS

Geumont, 8 h. 15, Attala roi des Buns, L'Œuvre flûtiste. Electric, 8 h. 15, Les Italiens, 2 à 11 h., Comtesse (comédie).

LES RÉSULTATS SPORTIFS

CYCLISME

Au Velodrome d'Hiver. — Résultats de la

CERCLES

— Scrutin de ballottage avant-hier au Cercle de l'Union, auquel ont été admis membres permanents :

M. Alexandre Cretziano, présenté par M. Georges Cretziano et le marquis de Luppé ; M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres, présenté par M. Jules Cambon et le comte d'Haussonville.

MARIAGES

— Prochainement sera célébré le mariage de Mme Gaston Arman de Caillanet, née Pouquet, avec M. Maurice Pouquet, ingénieur civil des mines, lieutenant à l'aéronautique de la 1^{re} armée, décoré de la croix de guerre.

— Avant-hier a été béni, en l'église Saint-Philippe du Roule, le mariage de Mlle Antoinette Levert, fille de M. et Mme Maurice Levert, avec le sous-lieutenant Teilhard de Chardin, du 36^e d'artillerie, décoré de la croix de guerre.

— Le mariage de notre confrère M. Georges Aubry, président de l'Association des journalistes parlementaires, officier de la Légion d'honneur, avec Mme Max Neustadt, a eu lieu avant-hier à la mairie du seizième arrondissement.

DEUILS

— Les obsèques du général H.-P. Jullien auront lieu mardi 31 courant à midi, en l'église Notre-Dame-de-Grâce de Passy, rue de l'Annonciation. Réunion 53, rue de la Pompe. Ni fleurs ni couronnes.

Nous apprenons la mort :
De lady Victoria Brady, fille unique du comte et de la comtesse de Limerick, qui a succombé à la suite d'une pneumonie à vingt-cinq ans.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

AU BŒUF A LA MODE

8, rue de Valois, 8
Cuisine Française — VIEILLE CAVE
PRIX DISCRETS, BIEN JUSTIFIÉS

GD HOTEL MT-REYARD (Alt. 1.545 m.)
1^{re} STATION ALPES
Chemin de fer à crémaillère par ALX-LES-BAINS
SPORTS D'HIVER
Vaste plateau pour SKIS ; pistes pour LUGES, TOBOGGANS, etc.

DENTS à palais libre, sans plaque, Bridge, Work et Couronnes posés sans DOULEUR par MAXIM DROGNER, inventeur du Sonnoil, Système incomparable. — Brochure gratuite et (n° 72, Boul' Haussmann, 72 (face le Printemps).

VILLEGIATURES

La Côte d'Azur

LA COTE D'AZUR ILLUSTRÉE, MONDIALE, publiée durant l'hiver la LISTE OFFICIELLE des ÉTRANGERS de la Riviera. L'Office de la « Côte d'Azur » à Nice renseigne sur tout : séjours en hôtels, villas, etc. Reçoit abonnements et publicité pour EXCELSIOR.

BANDOL — SUR-MER, Climat idéal. Site merveilleux. GOLF-HOTEL. Tous les confort.

MENTON VENISE ET CONTINENTAL

MONTE-CARLO Bristol-Majestic (chauffé) face la mer. 2 min. Casino.

NICE : ASTORIA Family Hotel. Confort, jardin.

NICE CONCORDIA HOTEL. Grand confort. Plein centre. — Ouvert toute l'année.

NICE — CIMIZ. EXCELSIOR-REGINA Panorama unique au monde.

NICE HOTEL DES ANGLAIS ET RUSS. sous la direction de J. Alelli, de Vichy.

NICE HOTEL DE LUXEMBOURG. Promenade des Anglais. — Ouvert toute l'année.

NICE HOTEL DES ÉTRANGERS. 2, r. du Palais. Même prop.

NICE HOTEL NOAILLES. Gd meublé, près gare et poste. Confort moderne.

NICE HOTEL NEGRESCO Promenade des Anglais

NICE O'CONNOR Toujours ouvert.

NICE HOTEL PETROGRAD. Promenade des Anglais. Gd jardin, face à la mer.

NICE — CIMIZ. RIVIERA-PALACE Sér. idéal, absol. mod. Merveill. parc de 30.000 m.

NICE HOTEL SCRIBE Dernier confort

NICE WEST END HOTEL Sur la Promenade des Anglais. — Confort moderne.

NICE — CIMIZ. WINTER-PALACE Dernier confort. Légère altitude. Parc.

Les Pyrénées

VERNET-LES-BAINS (Pyr.-Orient). Etablissement thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses. HOTEL DU PORTUGAL. Villas. SENGRE, administr.

Pendant la Croissance
Le corset JUVENIL est INCOMPARABLE
PRIX de 6 ans à 20 ans 20 f. à 31 f. 50
200 Dépôts EN FRANCE
Demandez la liste avec notice
M^{re} MARQUAY
46 et 48 rue Taibout PARIS

EXCELSIOR

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 20, rue d'Enghien, Paris
TARIF DES ABONNEMENTS
France... 3 mois, 10 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; 1 an, 35 fr.
Étranger. 3 mois, 20 fr. ; 6 mois, 35 fr. ; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ, 11, bd. Italiens. Tél. Gut. 12-45. Cent. 90-88

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

L'ALGÉRIE, la Tunisie et le Maroc se préoccupent de faire venir chez eux les mutilés, réformés et démobilisés de la grande guerre. Ces colonies prennent des mesures pour les attirer, soit par des concessions gratuites de terres — ce qui n'est encore qu'à l'étude — soit en engageant les commerçants et industriels à leur réserver les emplois vacants.

Elles ont raison, et il est probable qu'un nombre assez important de ces soldats de la victoire répondront à leur appel. Mais j'ai idée qu'elles verront aussi arriver une autre sorte d'immigrants, très sympathiques du reste.

Le prix de la vie a triplé en France depuis 1914. Les salaires ont généralement augmenté dans la même proportion. Le revenu des affaires industrielles manifeste une inflation proportionnelle : leurs actionnaires et, j'imagine, leurs employés et ingénieurs, en profitent. Il n'y aura donc rien de changé pour ces catégories de Français : ils pourront subsister comme auparavant.

Il n'en sera pas de même des retraités, des pensionnés, de ceux qui vivent du revenu de rentes invariables ; en apparence, ils auront toujours pour vivre la même somme qu'il y a quatre ans ; en réalité, ils se trouveront des deux tiers plus pauvres.

Or, l'Algérie et la Tunisie sont des pays où le vin est resté à très bon marché, tandis que nous le payons 2 fr. 50 le litre ; où le reste des produits alimentaires que fournit le terroir n'a pas subi la même hausse qu'en France, où, enfin, la main-d'œuvre indigène, qui conditionne en partie le prix de revient de ces produits, ne coûte pas sensiblement plus cher qu'avant la guerre.

Je suppose donc que pas mal de ces retraités et de ces rentiers auront l'idée d'aller s'y établir, et qu'ils y conduiront leurs enfants. Ce sont des pays d'avenir.

Pierre MILLE.

Pèlerinage de pénitence

« Dans chaque grande ville d'Allemagne occupée par les Alliés on devrait, nous écrit un de nos lecteurs, prendre quelques notables et leur faire visiter les pays dévastés par leurs compatriotes, en France, Belgique... »

On les obligerait, ensuite, à porter témoignage de ce qu'ils auraient vu... L'idée est bonne, mais les descendants d'Attila s'enorgueilliraient peut-être des bienfaits de la « Kultur ».

Le Christmas de Pershing

Le général Pershing a eu la douleur de perdre sa femme et ses trois filles dans le grand incendie du Presidio de San-Francisco. Mais il lui reste un fils. Le jeune Warren a voulu que son père reçoive, à la Noël, comme tous les héros en kaki, un petit colis de châtiments, le Christmas box.

Notre Warren s'est donc adressé, comme tout le monde, à la Croix-Rouge. Il en a obtenu un de ces petits cartons, aux dimensions réglementaires, les seuls qui soient autorisés par le ministère de la Guerre. A la pensée que cette modeste

boîte de carton porterait l'adresse du général en chef du corps expéditionnaire américain, les Dames de la Croix-Rouge ont dû sourire d'orgueil.

Le difficile était de faire tenir dans un si petit emballage tout ce que le jeune Warren désirait envoyer. Le paquet ne devait pas peser plus de trois livres !

Après bien des essais infructueux, voici ce que Warren expédia à son père : Des chocolats, des fruits confits, un couette, trois mouchoirs de fil et une paire de chaussettes de soie.

Hugo et la république allemande

Un passage des Mémoires du prince de Hohenlohe, qui fut ambassadeur d'Allemagne à Paris, prend un intérêt singulier lorsqu'on le lit à la lumière des événements actuels. Il s'agit des funérailles de Victor Hugo :

« 31 mai 1885. C'est demain qu'auront lieu les obsèques. Des places ont été mises à notre disposition, mais comme nous n'avons pas été formellement invités je ne me suis pas fait exposer. Il eût été indigne de moi à tous égards d'assister aux funérailles du poète de « l'Année terrible », ce vaniteux vieillard qui, en 1871, déclara, à Bordeaux, qu'il remerciait les Allemands d'avoir chassé l'empereur des Français, ajoutant qu'il espérait voir les Français rendre le même service aux Allemands... »

Le « vaniteux vieillard » avait le sens prophétique. Comparée à ce coup d'œil visionnaire, l'arrogance du prince de Hohenlohe semble vide !

Le départ du père

Quel Raffet immortaliserait, avec son humour, les scènes attendrissantes que présentent nos cantonnements, le « Départ du Père », par exemple ? En attendant l'estampe, esquissons cette vision éloquente : L'autre jour, à Saint-Cloud — précisons : au groupe scolaire de Montretout — l'unique père cantonné là était libéré. Le gendarme de la nouvelle épopée va pour serrer les mains... Mais, comme des fils, tous les camarades l'embrassent... Une larme tremblait à la pointe de sa moustache grisonnante. Spectateurs de cette scène, les petits écoliers de Montretout sollicitèrent du bon père la permission de l'embrasser, comme les soldats.

Rendons à Ben-Tayoux...

C'est par erreur qu'on attribue à Tagliacico la célèbre chanson *Alsace-Lorraine*.

Elle n'est point, nous écrit un de nos lecteurs, de Tagliacico, mais du bon vieux musicien français Ben-Tayoux, qui fut, au Conservatoire, le contemporain de Massenet, de Leneveu et de Paladilhe. Ben-Tayoux, après 70, a mis en musique beaucoup de chansons de Villener et Delormel, et notamment la célèbre chanson des *Turcos*, que toute la France chanta en 1871 :

Les Turcos sont de bons enfants...

Ben-Tayoux est mort il y a quelques mois, à Courbevoie, dans un état voisin de la gène. Puisque la victoire ressuscite de son souffle puissant et héroïque ses vieilles chansons, il serait peut-être juste de

rendre hommage au bon musicien patriote, qui eut, en somme, comme Rouget de L'Isle, un éclair de génie.

Chinois d'Alsace

Une des caractéristiques les plus curieuses de ce dialecte alsacien dont M. Albert Carré entretenait naguère nos lecteurs, c'est la tendance aux abréviations, qui rappelle, par sa quantité d'assemblages monosyllabiques, la phraséologie de certaines langues orientales. On rapporte, à ce sujet, une historiette caractéristique. Lors de la guerre de Chine, en 1860, deux soldats alsaciens s'entretenaient, un matin, sous la tente. L'un d'eux, Jean (prononcez Chang en alsacien), était sur pied avant l'aurore, et l'autre, Yang (Young), du fond de la tente, lui demandait si le soleil était déjà levé : « Chang, schint d'Sonn schon ? » — « Ya, Young, d'Sonn schint schon ! » (Oui, le soleil brille déjà), répondit Jean. Le futur maréchal de Palikao, qui se trouvait là (comme de juste), dit à ses officiers : « Ces Alsaciens sont étonnants ! Voilà deux jours à peine qu'ils sont débarqués, et déjà ils parlent chinois comme père et mère ! » Et tout l'état-major mit le pied à l'étrier en fredonnant : « Chang, Tching Tsong Chong ? » — « Ya, Hiong, Tsong Tching Chong ! »

Pire que la guerre !

Le chiffre des morts occasionnées par la grippe dite espagnole est un peu difficile à fixer, dès maintenant, de façon exacte. Pourtant, d'après les statistiques établies, il semble que l'on soit au-dessous de la vérité en déclarant que la grippe a causé six millions de morts dans les trois derniers mois. Elle est donc plus meurtrière encore que la guerre, celle-ci, directement ou indirectement, ayant fauché vingt millions de vies, mais en quatre ans et demi !

1919!!!

Les agendas de poche « Kirby » sont arrivés. Pour éviter tout désappointement, passer de suite faire son choix. Couverture en simili maroquin à 9 fr. ; en maroquin véritable à 16 fr. ; en soie à 12 fr., 5, rue Auber, Paris.

LE PONT DES ARTS

A partir du 1^{er} janvier, de journal *Où s'appellera l'Avenir*.

A la Galerie Branger, 5, rue Cambon, le peintre Maillart expose une série de paysages à l'aquarelle.

Le département de la Vendée a commandé au sculpteur Sicaud la maquette d'un monument commémorant « Clemenceau dans la tranchée ». Nul sculpteur n'était mieux désigné que l'habile praticien qui a déjà sculpté le buste de notre Premier que l'on admire au musée de Tours.

L'Union des Arts (fondation Rachel-Beyer), organise une curieuse exposition au profit de la Caisse de secours des automobilistes militaires, celle de 155 insignes des sections automobiles des armées françaises. (Galerie Georges Petit.)

LE VEILLEUR.

STICK JOHNSON'S
Le MEILLEUR SAVON pour la BARBE
PARFUMÉ, 51, rue Polakow, Paris.

POUR FAIRE MARIAGE honorable, distingué, écrire Directrice Famila, 74, rue de Sévres.

SALLES DE VENTES HERZOG

41, rue de Châteaudun. - PARIS
Pendant tout le mois, bibelots, objets d'art, ameublements. Etranges utiles. Occasions solides à très bas prix. Provenant de collections. Ventes après décès, séquestres, saisies et par autorité de justice. Les Galeries Herzog sont ouvertes les dimanches et fêtes.

COKE BRIQUETTES. Etablissements C.I.F. 41, rue Taibout. (Central 78-19).

LE MARECHALAT Parfums Nouveaux D'HORTY'S Parfums

Achat de gardes-robres, hommes et dames. Thon, rue de Poitou, 24, Paris (3^e). Se rend à domicile.

RÉNOVATEUR ROBINET
TEINTURE INSTANTANÉE Pour et BARBE
17, Rue Croix-des-Petits-Champs, PARIS

Achète très cher Tapis d'Orient même usagés. CARL, 41, rue Taibout.

TOUT POUR TOUS SPORTS
FOOTBALL ALLEN 42, rue Etienne-Marcel, Paris. Catal. illustré f.

Pour ceux qui aiment lire
La LECTURE au Foyer
remet à domicile en location depuis 0,50 c. par semaine
une collection de 9 meilleurs journaux illustrés tels que : ILLUSTRATION, VIE PARISIENNE, JE SAIS TOUT, LECTURES POUR TOUS, etc., etc.
5, Rue Notre-Dame-de-Nazareth, PARIS (3^e).

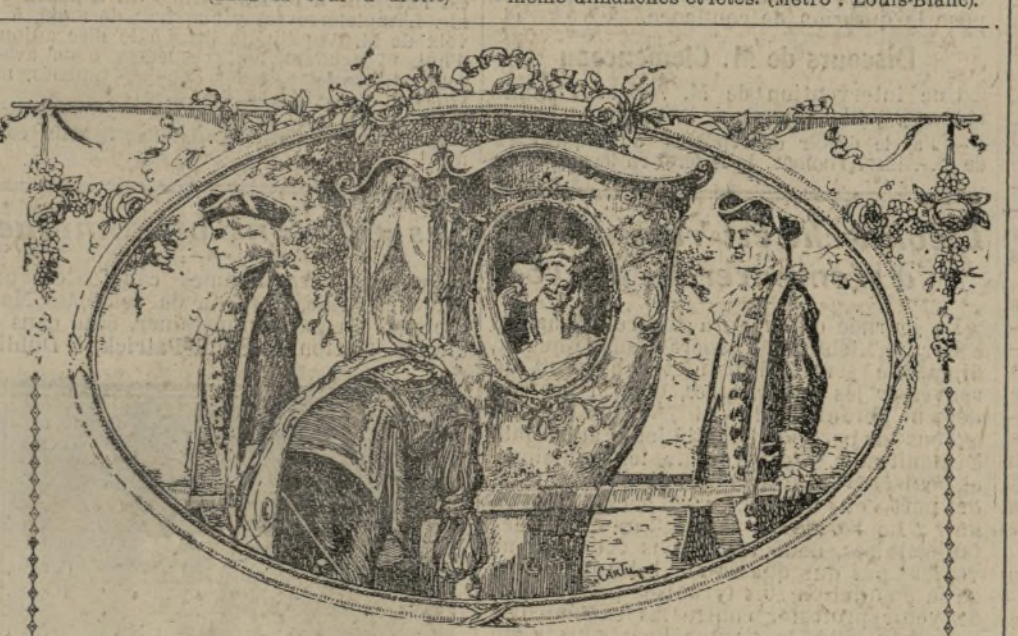
FILS A COUDRE
COTON, LIN et CHANVRE
COTONS et Lins filés p tissage
TISSUS, Lainages et Draperies
BONNETERIE tous genres
LINGERIE
RUBANS sergés et glacés
CHAUSURES

L. WELCOMME, E. MORO & C^e
123, Bd Sébastopol, Paris
Usine à Lyon
Tél. : Cent. 29-93
Cent. 09-32
Le PLUS IMPORTANT STOCK DE PARIS

GRAINS MIRATON
Un Grain assure effet laxatif.
31 CHATELGUYON 31

HUILE OLIVES surfine douce Tunisie, exp. post. 10 kg brut, net 8.100 à 6.30 kg à la taxe, franco domicile contre remb. 51 fr., emball. comp. FELLUS, 4, r. Cériseles (8^e).

ETRENNES SPORTIVES
Ballons, extenseurs, chandails, patins à roulettes, etc.
ELIMS PIERRE 10, faub. Montmartre, 10, Paris (dans la cour à droite)



:: Soucieuse de votre teint et de votre charme ::
:: vous recueillerez les hommages que méritent ::
:: vos attraits embellis par ::

La POUDRE de riz de LUZY

:: qui affine, idéalise, et protège ::
:: les plus jolis visages comme ::

Les PARFUMS de LUZY

aux fleurs naturelles : coquelicot, violette, mimosa, rose, lilas, jasmin, muguet ;

aux essences précieuses :

ORIGAN, CHYPRE, AMBRE, POURPRE ANTIQUE

:: complètent et originalisent ::

:: les toilettes les plus élégantes ::

EN VENTE DANS LES GRANDS MAGASINS, PARFUMERIES, COIFFEURS, ET TOUTES MAISONS BIEN ASSORTIES

GROS, 44, Rue des Mathurins, 44, PARIS

HALLS DE L'ALIMENTATION — POSTAUX FRANCO toutes gares :
50, Rue de la Bourse, LE HAVRE RAISIN DE CORINTHE
Vente directe au consommateur. TARIF sur demande. 9 kg net 50 fr.

Si l'on en excepte l'Apprenti sorcier et les Tableaux pittoresques du compositeur belge M. Jongen, tableaux qui portent bien leur titre et témoignent du talent descriptif et musical de leur auteur, le programme Colonne-Lamoureux était un programme vraiment religieux et tout à fait de circonstance.

Rien que des œuvres consacrées, par exemple. Mais n'est-ce pas encore le moyen le plus sûr, sinon le meilleur, d'obtenir un succès unanime ? En effet, qui ne connaît l'Enfance du Christ, et qui ne se laisse toucher par la grâce qui émane de ce chef-d'œuvre adorable de Berlioz ? Qui ne se sent transporté par la grandeur de cette superbe *Beatitude* de César Franck, qu'on doit mettre au nombre des pages les plus inspirées et les plus pures de la musique ? Qui n'a goûté le charme de ce joli *trio de l'Oratorio* de Noël de Saint-Saëns, depuis longtemps au répertoire des concerts... et des églises, les jours de mariages riches ?

Le *Prélude* et *Finale* pour orgue de M. Vienne sont moins connus, mais cela n'empêche aucunement leur valeur d'être réelle. Merveilleusement écrits pour l'instrument par un des maîtres organisateurs de l'heure présente, ils furent joués en toute perfection par la jeune et grande artiste qui avait la tâche de nous les révéler.

Pourquoi, à côté de la belle et très personnelle *Nuit de Noël* du Christus de Liszt, M. Pierné ne nous a-t-il pas donné l'occasion de réentendre sa si impressionnante *Nuit de Noël* de 1870, qui remporta jadis un véritable triomphe aux Concerts de l'Opéra ? Il est vrai que ces Concerts de l'Opéra sont, pour nos chefs d'orchestre d'aujourd'hui, comme s'ils n'avaient jamais existé. Ils ont pourtant dû voir, par le cas récent de Saint-Julien l'Hospitalier, qu'on n'y faisait pas de si mauvaise musique !

Fernand LE BORNE.



Les qualités hygiéniques de la Poudre de Riz Malacéine, son extrême finesse, son adhérence, en font un produit sain et agréable.

EN VENTE PARTOUT

LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE

LA PLUS COMPLÈTE ET LA PLUS EXACTE

avec TOUS LES NUMÉROS SPÉCIAUX

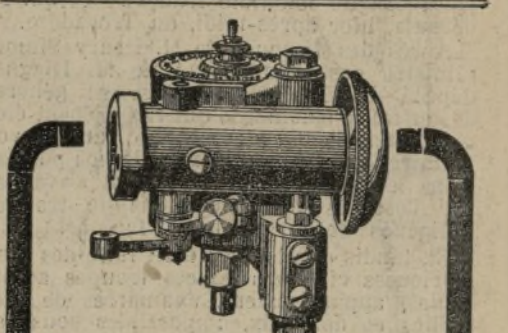
parus pendant les hostilités

est fournie par la collection d'EXCELSIOR

depuis août 1914. — Quelques-unes peuvent

encore être livrées. — Demander conditions

spéciales à nos bureaux.



La Société du

Carburateur

ZÉNITH

est maintenant en mesure de fournir à toute sa Clientèle ses différents modèles pour

Voitures
Camions
Motocyclettes
Canots Automobiles
Etc.

Le Siège Social, 51, Chemin Feuillat, à Lyon, répond par retour à toute demande d'ordre technique ou commercial
C. BERTHIAUX
Lyon

POGNON
LA BOUGIE IDÉALE
H. TRENTELIVRES & C^e FABRICANTS
35, RUE BRUNEL - PARIS.